

L'assiette

Jean-Paul Daoust

Numéro 115, automne 2007

À table!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14102ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daoust, J.-P. (2007). L'assiette. *Moebius*, (115), 87–92.

JEAN-PAUL DAOUST

L'assiette

L'assiette, cette virtuose. Même si je n'ai pas faim. Si efficace pourtant. Les aliments disposés de façon distinguée. On dirait une robe de bal un matin de funérailles. Les aliments ont toujours l'air d'avoir du plaisir. Les aliments! Ce n'est pas que je veux une girafe griffée dans mon gosier mais, quand même, j'ai l'appétit fragile. Le cœur me lève comme un compte qui baisse. Et le fast-food souvent m'écoeure. Alors?

Alors je voudrais pouvoir baiser cette assiette-là, mais je suis infiniment désolé, je ne peux pas. Hors de question. Je vais tout faire pour l'ignorer. Mes yeux l'admirent. Erreur fatale. La crisser par terre, quoi! Ou la renvoyer. Quand j'étais petit, on disait: «Il est malade, il a renvoyé!» Maintenant les gens chics (enfin, ceux qui le croient!) renvoient leur plat... qui serait le bienvenu, disons un peu partout... et pourquoi pas chez moi, parfois. Les aliments! J'ai mal au cœur rien qu'à y penser. Un drink pour faire passer le reste du repas... magnifique! Quelques dits connaisseurs avancent que dans certaines villes connues du Québec, il n'y a pas de bons restaurants. Pour excuse, ils se définiraient végétariens. Ils aimeraient par contre en cachette à Toulouse brouter le boudin blanc accompagné de pommes frites. Quand je parle de pommes, je parle de celles du pommier. La maudite pomme. Vous voyez, le malheur du monde a commencé par un aliment, un fruit en plus. Franchement! À vous dégoûter de tout!

Et le bonheur? Mais il est dans l'assiette! Les livres de recettes qui se vendent comme de petits pains chauds.

Ouf! J'ai la tête pleine de nuages en confits de mouettes. Chez les Anglais, c'est différent... parce que... parce que la gastronomie a d'abord, chez nous, ses lettres de noblesse venues de France, et... je n'ai pas faim. Une tête de veau farcie avec ça! Moi, ça ne va pas. Si on ne m'offre pas immédiatement un rhum and coke diète (dit *light* in France) surmonté d'une limette, je capote. Je veux un bon repas. Sans niaiserie. Sans mensonge. Sans trahison. Sans jalousie. Je veux une belle assiette. Or je l'ai. Devant moi. C'est-à-dire naturelle, sans exagération. Dehors l'Amérique. Quelques ingrédients, épicés comme s'ils tombaient de l'arbre d'Ève et d'Adam. Dans un décor enchanteur, mais pas boulimique. Ni anorexique. Est-ce assez clair? Et que l'assiette reste incognito. Comme une piscine qui ne sert à rien. Sinon à recevoir le corps du siècle. On l'attend toujours.

J'adore manger avec des baguettes. Ou des ustensiles en argent. Je peux aussi oser saisir telle la reine Élisabeth avec mes mains des cailles farcies. C'est bon pour la couronne. Ça rend ridicules les diamants. Au restaurant, je m'amuse tellement. Demandez à mon chum. Ça me coûte une fortune pour rien. Juste pour voir. Humer. Pis le désastre s'installe. Je finis doggy bag. La poubelle de luxe.

Où en étais-je? Encore à l'entrée... je vais me suicider avant l'arrivée du mets principal, comme d'habitude. Et le chef qui va encore me faire une crise! Au secours! Je sais, je sais! Je suis dans un des meilleurs restaurants en ville, étoilé, et je ne veux surtout pas lui en enlever une. No. Est vraiment bonne la salade? À quoi déjà? J'adore les fruits des champs. Spécial en février. Génial. Quasiment porno.

— Voulez-vous du vin?

— You bet!

J'ai l'air d'un papyrus qui veut purifier l'eau de Lourdes.

Pourtant la nourriture peut être un poème. D'une splendeur. Un spectacle, quoi! Je reste toujours étonné devant la beauté d'un plat préparé avec élégance. Apporté avec soin. Déposé avec délicatesse. Le rituel terminé. J'ai mangé. Comment expliquer? Ce bonheur de faire durer l'assiette le plus longtemps possible. La contempler. La

respirer. Des yeux. Du cœur. Heureux enfin. Mais elle refroidit. Or je déteste le steak tartare.

Et là j'ai compris c'était quoi une escorte.

Un gigolo.

Les muscles bougent selon les désirs de mon éclairage.

Heureux comme un poème réussi dans ses mots.

Un paysage dans une main de maître.

Tu es mon unique tournesol.

Je vis.

Et je te fais vivre sublimement.

Le temps de régler l'addition, tout est fini.

C'est normal. Ça a toujours été ainsi.

De quoi je me plains.

Quand j'étais petit, 4 rue Tully à Valleyfield, là aussi je n'avais jamais faim. On allait même, je vous le jure, jusqu'à déposer dans les années cinquante un cinq cennes au fond du jello au citron pour que je le mange. Et avec le cinq cennes, je courais au dépanneur Vinet pour m'acheter des sacs de chips à une cenne, des réglisses..., bref j'étais heureux. Pour cinq minutes. Facile à calculer, le bonheur.

Depuis, j'ai été dans quelques-uns des meilleurs restaurants du monde. Le cérémonial m'impressionne toujours. Et j'ai un fun vert à les voir danser avec les plats uniques. Quelle chorégraphie! Mais mon estomac fait tilt. Je n'y arrive pas. Je prends la première bouchée, et ça y est : la satisfaction, comme la confiance, est totale! Rassasié, je checke la bouteille de vin, et me revoilà tel Noé après le déluge : complètement nu, mon estomac gargouille : allez-vous-en ! Et hystérique, il me chicane et parle à mon foie qui se bidonne. Je n'ai jamais eu faim. Terrible et snob à dire. Mais c'est ainsi. Ça m'apprendra. Je pourrais facilement passer quarante-huit heures sans manger. Et ce ne serait pas un supplice. Pourtant j'haïssais le carême. Les maudits vendredis où la viande était interdite. Et ça ne date pas du Moyen-Âge. C'est juste qu'après deux trois bouchées, tout est réglé du côté gastronomie. Par exemple, chez Boyer en France, quel scandale j'ai fait ! Aujourd'hui on emploierait le mot terroriste. C'est ça : je suis un terroriste de la nourriture. J'ai de la misère à finir une pomme. Si j'avais été Adam au paradis terrestre, Ève

l'aurait mangée toute seule la maudite pomme! Pis le trognon, au serpent! Est-ce que ça aurait changé la destinée de l'univers?

Bon, revenons à nos oignons. Vous voyez, je ne suis pas obsédé, mais le langage a de ces expressions qui me coupent l'appétit en partant. Et ne me dites pas qu'il vient en mangeant. Allons donc! Avez-vous déjà vu quelqu'un qui aime l'eau parce qu'il se noie? Déjà, enfant, j'étais à l'âge virtuel de la nourriture. C'est pour cette raison que j'adorais Star Trek, ils mangeaient des capsules. Rien à voir avec les antidépresseurs ou la drogue. Une petite pilule et on imagine le beurre d'arachide, puis on passe aux choses sérieuses.

J'aurai manqué ma vie pour plusieurs raisons. Entre autres pour celle-ci: je n'ai jamais su apprécier à sa juste valeur un bon plat. Et pourtant je le veux, comme un marié follement amoureux le dit en toute sincérité.

J'ai de la misère avec la nourriture. Je tourne en rond comme une lune froide autour de l'assiette. Je regarde les gens savourer. Et le mal de mer me pogne. Je sors mes canines en guise de sourire. Je remercie chaleureusement le garçon. J'envoie parfois des bye-bye aux gens que je reconnais. Mais l'assiette, elle, attend. Indécente.

— Attention, c'est chaud! me dit gentiment le serveur.

Oui, et moi aussi. J'ouvre mes lèvres que j'espère spectaculaires et je prends une bouchée. Délicieux. Et c'est réglé. La deuxième par politesse. La troisième de force. La quatrième, là tout se gâte. Je pourrais alors devenir violent. Prendre l'assiette et la rendre frisbee. «Tiens, toé!»

— Monsieur n'a pas aimé?

Voilà la question insidieuse. La remarque maudite qui me fait bondir de ma chaise. Tout ça est dans ma tête car en réalité je réponds très poliment «que j'ai un appétit d'oiseau». Or tous ceux qui ont observé les oiseaux savent que ce sont des safres, comme disait feue ma mère Adrienne Beausoleil. Les chats peuvent bien les manger. Et les chiens les dévorer. Pis les Chinois, les chiens. La nourriture mène à la guerre. Je l'ai toujours dit. Ça mange, et quand ça ne peut pas manger... ça agresse le voisin, ça explose, quoi! Eh là, en Occident en cet an de

grâces (on ne le dirait pas!), l'obésité menace l'espérance de vie. Le Moyen-Âge à l'envers, quoi!

Donc, quand j'étais petit, on me faisait manger de force. Au séminaire de Valleyfield, j'attendais que le surveillant soit distrait pour jeter le contenant dégueulasse de mon assiette à la poubelle. Le père surveillant de la cafétéria d'alors m'excusait une fois sur quatre. Je n'exagère pas : il s'appelait le père Farmer (!), et je suis sûr qu'il savait que je répétais le même manège dès qu'il avait le dos tourné. J'ai le torticolis à l'estomac. Et il y en a qui se le font brocher. Tant mieux. Shit! Il y a des limites. Liposuccion! Pourquoi pas? Évidemment, ce n'est pas mon problème.

— Il est tellement beau que je le mangerais!

Ou d'autres qui me disaient :

— Qu'est-ce que tu manges pour être beau de même!

Et moi de leur répondre avec un sourire de requin d'eau douce :

— Certainement pas toi!

Pourtant, quand j'entends une phrase de même je comprends. Je l'accepte allègrement. Et je compatis. Le dessert, non seulement il va coûter cher, mais il est dur à avaler. Pis le goût qui vous poursuit jusque dans les neurones. Manger au lieu de baiser. Jamais! Alors l'assiette que j'ai dans la face, si belle. Une star. Elle sent bon. Je suis tout excité. Je la goûte. Pis je me demande pourquoi je n'ai pas commandé l'autre au menu. Mais j'aime baiser. Alors, Freud! Au secours!

Regardez-les faire semblant de ne pas zieuter l'assiette qu'on m'apporte. Ça en est insultant pour le cerveau. Moi, très généreux, je me promènerais avec la mienne et je la ferais voir et sentir à tout ce beau monde.

— Voyez-vous ce que vous manquez? Changez votre commande!

Or ils en sont à l'entrée. Les maudites entrées! Sont tellement belles, c'est la totale! D'ailleurs j'en suis rendu à ne commander que des entrées. Car c'est là qu'ils nous ont! Mine de rien. Je ne parle pas de prix, l'estomac s'en fout et la carte de crédit itou. Pourtant je respecte la phrase de Mae West : *Too much of a good thing is wonderful!* Il y a des limites à se faire saliver. J'ai vu du monde

s'étouffer, non de rire, mais en mangeant de bonne humeur! Tout ça à cause d'une arête.

Je ne nommerai aucun mets. Ce serait méchant. Mais qu'on ne vienne pas me faire la morale sur la nourriture... Ceci étant dit, je vais régler l'addition et donner un famineux pourboire, eh oui, pas le choix, va bien falloir encore remanger à un moment donné. Or, comme je risque de revenir ici...

Et le rêve arrive. Le plus beau des garçons, avec la plus belle assiette au monde. Je capote. Et lui aussi. Et nous valsons entre les plats de choix. Et nous valsons. Comme des saisons rendues folles. À m'en détruire la raison. Et mon chou n'oublie pas que le cerveau est en forme de chou-fleur.

Alors faisons notre plus beau et aguichant strip-tease (effeuillage?). Comme l'assiette. Mais l'assiette demeure impassible, pleine et savoureuse devant moi. Quel calvaire!

J'ai hâte au digestif!